

Anne REBOUL, *Langage et cognition humaine*. Ouvrage publié avec le soutien de la région Rhône-Alpes (Sciences cognitives), Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 2007, 392 p.

Avec *Langage et cognition humaine*, Anne Reboul (désormais «AR»), Directrice de recherches à l'Institut des Sciences Cognitives de Lyon (CNRS), fait paraître un ouvrage de sciences cognitives alimenté par l'éthologie cognitive¹ et l'anthropologie évolutionnaire². Le

1 C'est-à-dire l'étude des formes de cognition des différentes espèces animales.

2 La place de la linguistique dans l'anthropologie évolutionnaire n'est pas négligeable, si l'on en

Zeitschrift für französische Sprache und Literatur 119/2, 2009

© Franz Steiner Verlag, Stuttgart

langage y occupe une place déterminante en tant que facteur essentiel de distinction entre la lignée < homo > et celles des autres primates supérieurs, mais la linguistique en tant que discipline y est à peine représentée, car les références principales d'AR portent massivement sur la philosophie de la connaissance, la psychologie du langage, la primatologie et les neurosciences. En consultant l'index des noms, on voit que les linguistes abondamment cités se limitent à quatre : H. Borer, N. Chomsky, A. Gopnik et S. Levinson, auxquels on peut ajouter quelques philosophes et psychologues dont les travaux alimentent la réflexion de nombreux linguistes : D. Davidson, D. Dennett, J. Fodor, H. P. Grice, D. Sperber et D. Wilson.

J'insisterai ici sur les sections de ce livre qui sont réellement accessibles pour un(e) linguiste dénué(e) de formation complémentaire dans l'un au moins des domaines évoqués plus haut, et je laisserai de côté celles qui relèvent exclusivement de ces domaines. L'ouvrage est consacré essentiellement à la question de la faculté de catégorisation – c'est-à-dire de rangement des représentations mentales primaires d'entités perceptibles stables : choses, animaux ou personnes, et des représentations secondaires des procès³ : états, événements, actions, et des propriétés – de l'espèce humaine, que l'auteur compare à celle des autres primates. La thèse centrale, développée dans le chapitre introductif, est que l'être humain a développé au cours de la phylogenèse une préférence pour la perception globale alors que l'animal concentre son attention sur la perception locale. « La première favorise l'appréhension de la forme générale d'un objet sans donner accès à ses détails, alors que la seconde donne accès aux détails plutôt qu'à la forme générale » (p. 25). L'aptitude à la perception globale caractéristique de l'espèce humaine permet la construction des catégories à partir de la perception successive des êtres individuels. La catégorisation « consiste à ignorer les propriétés spécifiques aux individus et à ne retenir que les propriétés générales que l'individu ou les individus en question partagent avec d'autres membres de la même catégorie » (ibid.). L'auteure fait l'hypothèse (p. 27) d'un processus auto-organisateur dans l'esprit humain qui a permis de canaliser l'explosion catégorielle par l'invention des hiérarchies de types (« relation d'hyponymie » dans la terminologie linguistique) et de la combinatoire des signes linguistiques, c'est-à-dire la syntaxe, laquelle suppose également la reconnaissance de types catégoriels. En conséquence, l'être humain peut tirer parti de sa capacité de catégorisation pour se détacher cognitivement des objets de son champ perceptif, en se les représentant *in abstracto*, en créant et maniant des entités imaginaires de ceux-ci et en constituant par cette voie des entités d'abstraction croissante.

L'argumentation se poursuit dans le chapitre 1 consacré à la comparaison entre les deux modes de communication animal et humain. A. Reboul emprunte (p. 32) au philosophe D. Dennett son classement des systèmes intentionnels à quatre niveaux : (1) x croit/veut que [p] ; (2) x veut que [y croie que p] ; (3) x veut que [y croie que x croit que p] et (4) x veut que [y croie que x veut que y croie que p]. Dans leur développement cognitif, la plupart des humains passent progressivement par ces quatre systèmes intentionnels, alors que, selon les travaux des éthologues, les autres animaux en restent au niveau (1). Ce classement est essentiel à propos de la question de la « théorie de l'esprit » en dehors de l'espèce humaine, c'est-à-dire de l'aptitude d'un individu A à se représenter ce qu'un individu B sait, croit et veut. La section consacrée à la communication humaine (p. 36–43) intéressera le linguiste parce que l'auteure explique ce que la théorie de la pertinence développée par D. Sperber et D. Wilson doit à la théorie de la communication de H. P. Grice ; cependant, sa lecture suppose une certaine familiarité préalable avec ces théories.

jugé par la présence de 24 linguistes dans l'organigramme du *Max Planck Institut für evolutionäre Anthropologie* de Leipzig.

- 3 L'auteure emploie (p. 299 s.) le terme *éventualités*, emprunté à l'anglais *eventuality*, lui-même dérivé du nom *event*, qui désigne donc tout ce qui a à voir avec des événements, et non ce qui a un caractère éventuel. Il est donc préférable d'en rester au terme *procès* initialement proposé par A. Meillet.

La suite du chapitre sur la communication animale est d'un accès difficile, à l'exception de la section finale (p. 77–84) sur les expériences d'entraînement de chimpanzés et bonobos, dont le justement célèbre Kanzi, à communiquer avec les hommes à l'aide de lexigrammes (cartes symboliques sans motivation externe).

Le chapitre 2 porte sur l'organisation des concepts à partir de la perception des entités individuelles via l'opération mentale de catégorisation. Dans la section consacrée à la différenciation entre perception locale et perception globale, par l'intermédiaire de la perception «signifiante» (perception des faits affectant les objets préalablement perçus) on voit que la préférence des humains pour la perception globale assure le passage d'un univers perceptif constitué d'entités individuelles à un univers peuplé d'entités catégorisées, ce que l'auteure appelle «la discrétisation de stimuli continus» (p. 110), c'est-à-dire l'attribution d'une catégorie à chaque stimulus perceptif. Dans la section consacrée au rôle du langage dans l'émergence des concepts (p. 173–198), AR présente l'option de D. Davidson selon qui le langage est la condition sine qua non de l'organisation conceptuelle. Un argument lumineux est qu'«on reconnaît que l'on se trompe dans l'application d'un concept lorsqu'on s'aperçoit, par le biais du langage que l'on partage avec les autres membres de sa communauté linguistique, que les autres ne parlent pas de la même chose lorsqu'ils utilisent le même mot» (p. 174). Davidson introduit la notion de «triangulation» entre deux êtres humains et un objet à propos duquel ils communiquent. Cette situation triangulaire conditionne l'accord (éventuellement par révision progressive) sur l'attribution d'une catégorie (par exemple entre deux paléontologues: «Nous sommes bien d'accord que ce que nous avons devant les yeux est un fossile de ptérodactyle»). La révisabilité des concepts est essentielle dans l'acquisition du langage. À ce titre, AR mentionne (avant de le développer au chapitre 4, p. 265 s.) la conceptualisation par Ari (15 mois, fils de C. Mervis) des mixers dans la même catégorie que divers engins ressemblants, parmi lesquels les machines à coudre et une pompe à main. Il paraît clair dans ce cas que la révision catégorielle ultérieure doit passer par la combinaison des deux questionnements: «à quoi ça ressemble?» et «à quoi ça sert?». AR évoque ensuite la question très controversée en sémantique linguistique de l'indépendance entre sens lexical et concept. La solution préconisée – dans la mouvance de la théorie de la pertinence de D. Sperber et D. Wilson – passe par la distinction entre un concept (complètement élaboré) et un concept sous-déterminé, ou «protoconcept». Ainsi le terme *symphonie* véhicule un protoconcept relatif à un opus musical qui peut se présenter sous différentes facettes⁴: contenu cognitif (œuvre qu'on peut se représenter comme composée de quatre mouvements), événement (qu'on peut *exécuter*) ou partition (qu'on peut *déchiffrer*). On regrettera ici que l'auteure ne fasse référence qu'à des travaux extralinguistiques. Si elle mentionne bien J. Pustejovsky, elle n'accorde aucune place aux deux linguistes mentionnés ci-dessus, pas plus qu'à la polémique riche d'enseignement dans les années 1980 entre R. Jackendoff, favorable à une vision conceptuelle de la sémantique linguistique, et M. Bierwisch, dont la sémantique à deux niveaux, linguistique et conceptuelle, continue d'être la théorie dominante en Allemagne. Et lorsque AR déclare que «l'interprétation des énoncés ne saurait se réduire à un simple décodage» (p. 187), on s'étonne qu'elle ne renvoie pas à l'ouvrage fondamental de B. Victorri & C. Fuchs.⁵ Après quelques pages difficilement accessibles de discussion de la théorie de la signification de H. Putnam, la conclusion du chapitre est en revanche très claire. La construction de hiérarchies conceptuelles typiques de la cognition humaine passe par l'aptitude à négliger les détails au profit d'une catégorisation globale, laquelle passe selon AR par le processus de l'acquisition du lexique. Je vois dans cette capacité d'inattention aux traits secondaires un équivalent de la négligence à l'égard de certaines propriétés des messages linguistiques qui a

4 Je reprends ici le terme sur lequel se sont entendus D. A. Cruse et G. Kleiber.

5 *La polysémie – Construction dynamique du sens*, Paris: Hermès, 1996.

été mise en avant entre autres par J. Elman pour expliquer l'acquisition optimale du langage durant une « fenêtre d'acquisition » limitée. Selon Elman,⁶ pendant cette période, la capacité attentionnelle de l'enfant n'a pas encore atteint son maximum, ce qui facilite la mémorisation de fragments qui s'imposent à son attention. Ultérieurement, c'est la pleine maturation de la capacité attentionnelle qui entrave l'acquisition aisée d'une nouvelle langue. En tout état de cause, la supériorité de la cognition humaine semble tenir à l'aptitude proprement humaine (à partir de la préférence pour la perception globale) à classer une entité individuelle selon diverses modalités, par hiérarchisation conceptuelle (par exemple : < cet objet est un fossile > → < ce fossile est celui d'un animal volant > → < cet animal volant était un ptérodactyle >) et éventuellement par catégorisation alternante « suivant la situation et le contexte » (p. 198).

Le chapitre 3 est consacré à la phylogénèse et à l'ontogénèse de la cognition humaine et à la place qui revient à l'émergence du langage dans chacun de ces deux processus évolutifs concernant respectivement l'espèce et l'individu. Si la thèse classique stipule que l'émergence du langage résulte de l'avantage adaptatif que présente la communication orale (selon R. Dunbar le langage aurait évolué comme « un substitut vocal à l'épouillage », vu comme facteur de cohésion sociale, p. 213), une thèse concurrente y voit l'effet d'une « exaptation » (p. 205), c'est-à-dire d'un effet secondaire d'une adaptation sans rapport direct avec la communication. Cette seconde thèse est représentée par M. Tomasello⁷ qui constate que les êtres humains, à la différence des animaux, y compris les autres primates, ont la capacité de « comprendre leurs congénères comme des êtres *semblables à eux* qui ont des vies intentionnelles et mentales comme les leurs » (cité par AR, p. 221), ce qui leur permet de développer l'apprentissage social (par imitation, éducation et collaboration). Dans cette théorie, le langage apparaît comme un moyen de satisfaire le besoin de pratiquer cet apprentissage social, le processus adaptatif est donc celui de la mise en commun du savoir, laquelle permet l'évolution culturelle (AR fait valoir p. 220 que la culture des sociétés de primates non-humains n'évolue pas). Sur la question de la corrélation entre le développement de la catégorisation et celui du langage, AR (p. 247) défend une thèse convaincante : (a) la préférence pour une perception globale entraîne la création de catégories ; (b) à partir d'une certaine taille du stock des catégories à gérer, le langage émerge par « auto-organisation », c'est-à-dire comme le seul moyen d'organiser le stock (« langage cognitif ») et de le partager entre congénères (« langage social », p. 259).

Enfin, le chapitre 4 interroge la vision du langage comme principe organisateur de la cognition. De ce fait, il présente un intérêt manifeste pour le linguiste. Faut de pouvoir examiner tous les aspects de l'argumentation d'AR, j'en retiendrai particulièrement trois sections. En premier lieu, la section sur les contraintes qu'impose la perception globale à l'acquisition lexicale (p. 276–289). L'auteure aborde la question de l'ajustement d'une nouvelle perception à une hiérarchisation conceptuelle préalable. L'exemple traité est celui d'un enfant qui dispose de trois concepts CHIEN, CHAT et ANIMAL (un hyperonyme et deux co-hyponymes) et à qui on présente un lapin (en le désignant comme tel). L'enfant est supposé catégoriser l'intrus comme ni chien ni chat mais quand même animal et donc introduire la catégorie LAPIN comme troisième co-hyponyme d'ANIMAL. Immédiatement après (p. 283–289), AR présente une illustration particulièrement parlante de l'ajustement de la perception globale comme source de l'accès sémantique par une série de quatre clichés (en noir et blanc) représentant avec des fréquences spatiales de plus en plus élevées la même entité individuelle. Dans le premier cliché, on perçoit seulement la forme d'un mammifère non-humain, dans le second un félin indéterminé, dans le troisième un tigre

6 ELMAN, Jeffrey L., « The emergence of language : a conspiracy theory », in : *The Emergence of Language*, hg. v. B. Mac Whinney, Mahwah/New-Jersey : Erlbaum, 1999, p. 1–27.

7 TOMASELLO, Michael, *The Cultural Origins of Human Cognition*, Cambridge : Harvard University Press, 1999.

(sur la base de ses rayures), dans le quatrième un tigre du Bengale. Si on prend la question de la catégorisation par l'autre bout, un tigre du Bengale se distingue d'une autre espèce de tigre par la taille et la puissance de l'animal, un tigre se distingue d'autres félins comme le léopard ou la panthère par la proportion de ses membres et de sa tête mais surtout par l'allure de sa robe, un félin se distingue des autres mammifères par la puissance de ses membres et l'efficacité de ses griffes, etc. Par conséquent, « deux objets, appartenant à deux catégories différentes, sont d'autant plus distants du point de vue conceptuel que le nœud le plus bas qui les domine l'une et l'autre est plus élevé dans la hiérarchie conceptuelle » (p. 289). Enfin, dans la section « Syntaxe, lexique, concepts », AR examine la distinction élaborée par H. Borer entre les approches dites « endo- » et « exo-squelettale » du lexique. Dans la première hypothèse – qui correspond à la conception classique des restrictions de sélection et à l'approche du Lexique-grammaire – « le lexique contraint les structures syntaxiques dans lesquelles les mots peuvent entrer » (p. 294), dans la seconde – dont il est intéressant de noter qu'elle a été proposée antérieurement par des représentants des Grammaires de construction tels que A. Goldberg et W. Croft (que AR ne cite pas), ce qui permet de ranger la théorie de H. Borer aux confins de ce type de grammaire⁸ – il y a une sorte de division du travail linguistique entre le lexique qui ne véhicule que des concepts et la syntaxe qui prend en charge la combinatoire, à tel point que la catégorisation en nom, verbe ou adjectif ne relève plus que du contexte distributionnel (p. 297). La position d'AR dans ce débat n'est pas immédiatement claire, mais elle se clarifie au début de la conclusion générale quand elle déclare (p. 339 s.) que « le langage permet d'organiser, de lier les concepts entre eux de façon infiniment flexible, précisément parce que le système syntaxique lui-même en est indépendant ». AR est donc favorable à la thèse « exo-squelettale » selon laquelle les items lexicaux véhiculent des concepts sans engagement contextuel, c'est-à-dire sans se mouler dans des contextes étroitement définis. Cette thèse est manifestement taillée à la mesure de certaines langues à catégorisation syntaxique limitée ou inexistante et plus près de nous à l'anglais, mais c'est cependant sur l'anglais que dès les années 1950 ont été testées autour de J. R. Firth les notions de « collocation » et de « colligation » qui attestent que la distinction fine entre les concepts véhiculés par les items lexicaux ne peut résulter que du contexte. Inversement, la proximité conceptuelle peut entraîner l'attraction d'un item dans le cadre syntaxique d'un autre (à titre d'exemple, le verbe *appeler*, par l'intermédiaire des locutions verbales *qqn ~ qqn* {à l'aide/au secours/à la rescousse/au meurtre} est attiré dans la classe des verbes du type *qqn ~ qqn* à INF : *qqn pousse/entraîne/incite/oblige/appelle qqn à faire qqch*). J'ai signalé plus haut que la thèse de H. Borer présente des parentés avec celles d'A. Goldberg et W. Croft dans le cadre des Grammaires de construction. Selon ces auteurs, certains items lexicaux présentent un profil sémantique qui les conduit à s'associer à certaines structures syntaxiques dotées d'un sémantisme propre. Peut-on en déduire qu'ils n'ont pas à proprement parler de profil syntaxique ? La question est ouverte, mais l'idée d'un profil combinatoire indéterminé va à l'encontre des thèses du lexique-grammaire, de la lexicologie explicative et combinatoire d'I. Mel'čuk et des travaux récents de P. Blumenthal.

La conclusion générale reprend à propos de la place du langage dans l'émergence de la cognition humaine l'idée que « le nombre des concepts atteint un certain seuil critique qui déclenche un processus d'auto-organisation qui correspond au sens strict au langage » (p. 344). Il serait important de clarifier si c'est simplement le nombre des concepts qui déclenche ce processus ou la nécessité de les mettre en ordre avant même qu'ils ne soient en nombre important. À titre d'exemple : il n'était pas nécessaire à un *homo sapiens* de rencontrer et de distinguer une multitude de plantes ou d'animaux pour faire émerger un classement en avantageux/dangereux/

8 Cf. FRANÇOIS, Jacques, *Les grammaires de construction, un bâtiment ouvert aux quatre vents* (Cahiers du CRISCO, 26), Caen : Université de Caen [téléchargeable sur le site www.crisco.unicaen.fr].

indifférent. Le bon classement est un facteur décisif de survie de l'individu et indirectement de l'espèce. AR observe que l'idée du langage comme processus d'auto-organisation peut faire l'objet de modélisations et de simulations. Effectivement, des chercheurs tels que J. Elman, J. Hurford ou S. Kirby ont fait la preuve de l'intérêt de telles démarches. L'examen du mode de conceptualisation des autistes (p. 344–349) est également une voie intéressante. Et le linguiste est heureux de lire p. 350 que « la recherche des synonymes d'un mot donné correspondant par exemple à un <concept de base> devrait permettre d'établir des classes de synonymes partiels permettant de dessiner des hiérarchies conceptuelles ».⁹

En conclusion, l'ouvrage d'AR traite de questions passionnantes, où le langage joue un rôle central, mais cela n'en fait nullement un ouvrage de linguistique. La démarche de l'auteure est celle d'une spécialiste des théories de la communication linguistique, de la philosophie de la connaissance et des neurosciences cognitives, et son propos n'est pas de fournir une introduction à la problématique qui résulte de la mise en commun de ces différentes perspectives, mais de défendre une thèse originale, celle de la préférence de l'espèce humaine pour une perception globale schématisante au détriment d'une perception locale discriminante, laquelle finit par produire un stock de catégories qui ne peut être géré que par un médium, le langage, qui émerge par auto-organisation.

Je recommanderai donc au linguiste intéressé par cette thématique de commencer par des travaux plus accessibles qui interrogent également la question de la co-évolution du cerveau, de la cognition et du langage. J'en cite seulement deux dont le moindre mérite n'est pas d'avoir été écrits par des linguistes de formation : d'une part, l'ouvrage de R. Jackendoff paru en 2002, *Foundations of Language – Brain, Meaning, Grammar, Evolution*, dont la section II : « Architectural foundations » propose des hypothèses intéressantes dans le chapitre 8 : « An evolutionary perspective on the architecture », et d'autre part celui de T. Givón paru en 2005, *Context as Other Minds – The Pragmatics of Sociability, Cognition and Communication*, en particulier le chapitre 4 sur les conditions d'émergence de la grammaire : « Grammar as other minds : an evolutionary perspective » et le chapitre 8 sur la constitution du savoir scientifique : « Community as other minds : the pragmatics of organized science ». De telles lectures me paraissent constituer un tremplin favorable pour pouvoir ensuite tirer profit de l'argumentation d'Anne Reboul que je qualifierai volontiers de « luxuriante ».

Caen

Jacques FRANÇOIS

9 Pour une démarche apparentée fondée sur l'exploitation systématique du *Dictionnaire Électronique des Synonymes* du CRISCO (www.crisco.unicaen.fr), on peut se reporter à FRANÇOIS, Jacques, *Pour une cartographie de la polysémie verbale*, Leuven : Peeters, 2007.